

de leurs contrats de concessions, les noms des vendeurs et des notaires instrumentant dans ce temps-là à Yamaska. En un mot, rien n'a été omis de tout ce qui concerne l'organisation des établissements primitifs."

Si l'on en faisait autant pour toutes nos paroisses!

IV

"*THE CANADIAN WEST, ITS DISCOVERY, ITS DEVELOPMENT*", translated from the French of Abbé G. Dugas. — Librairie Beauchemin.

Du même auteur:

"*HISTOIRE DE LA PAROISSE DE SAINTE-ANNE-DES-PLAINES*", — Granger Frères, éditeurs.

Voici deux volumes bien écrits, remplis de détails et de renseignements utiles, et — le premier surtout — d'un intérêt palpitant. Ils m'ont été adressés par l'auteur à la suite de l'entrefilet que j'ai consacré ici même à son livre sur l'affaire des Métis.

Pourquoi leur apparition a-t-elle passée si complètement inaperçue? Hélas! c'est parce que notre presse se désintéresse de plus en plus des choses intellectuelles.

Ces ouvrages ont été adressés aux principaux journaux français du pays, et pas un seul n'a jugé à propos même d'en accuser réception.

Que voulez-vous? Les aventures de Ladébauche, de Thimothée, de Citrouillard et de Toinon prennent tout l'espace... et c'est si intéressant!...

Allons, messieurs les historiens et autres gens d'esprit, travaillez: voilà comment vous serez appréciés.

LOUIS FRECHETTE

Georges. — Et elle m'a donné une de ses adorables petites boucles de cheveux. Croirez-vous maintenant qu'elle m'aime?

Marthe. — Oui, elle doit vous aimer. Ces boucles lui coûtent un dollar pièce.

SCHALGA

(Légende)

Sur les rives du haut Danube se trouvait un haras magnifique; il était plein de jeunes poulains; tout auprès de ce haras, il y avait une jolie maison avec une allée soutenue par des colonnes en bois, ce qui la protégeait contre l'ardeur du soleil et les tempêtes de neige. La maison et le haras, les bergers et les chiens, tout cela appartenait à Schalga, la belle et jeune veuve aux yeux noirs, aux cheveux frisés et au caractère de faucon.

Et n'était-ce pas une originalité bien rare que de consentir quand on est femme et seule, à vivre au bord du Danube et à surveiller son domaine. Elle avait avec elle sa belle-mère, une bonne vieille dame, pour laquelle elle était pleine de prévenances pour lui faire oublier ses infirmités et la tristesse où elle était tombée depuis la mort de son fils.

Elle était bien courtisée la riche Schalga. Mais il n'y avait pas d'homme assez fort, assez hardi pour elle. Ou bien l'on en voulait surtout à sa fortune. Celui-ci était trop sot, cet autre trop paresseux; celui-ci n'entendait rien à faire prospérer un haras, celui-là voulait jouer au grand seigneur. Aussi restait-elle célibataire et éloignait-elle les prétendants par ses railleries.

Par une nuit sombre et tranquille, arriva le chef de brigands Caracatuci, accompagné de ses heiduques à cheval comme lui. Les chiens furent tués, il tira son sabre, fit attacher les bergers et emmener les chevaux, qu'on poussait devant lui. Au plus beau et au plus fort des pâtres, qui était leur chef Bace, il fit lier les bras derrière le dos, afin de l'empêcher de faire le moindre mouvement. Puis il se dirigea vers le Danube.

Tout cela s'était passé en quelques minutes, et les bandits rirent dans leur barbe du bon coup qu'ils venaient de faire.

Bace réfléchissait profondément,

et se demandait de quelle manière il les déjouerait. Il prit une voix tout à fait larmoyante, et dit:

— Grand chef, qui commandez à cinq cent cinq héros, si vous voulez vous montrer généreux envers moi, faites seulement desserrer la corde qui me lie; elle me cause une vive douleur.

Le brigand se dit:

— Que peut-il me faire, à lui seul?

Et il commanda de desserrer un peu la corde. A peine Bace eut-il retrouvé la liberté de ses mouvements, qu'il mit la main sous son vêtement, en tira un cors montagnard et y souffla trois fois de toute sa force, au point que toute la vallée lui fit écho, et que les feuilles des arbres se mirent à vibrer.

— Qu'est-ce qui te prend ainsi, de souffler du cor pendant la nuit? dit Caracatuci, d'un air méfiant, et en regardant de tous côtés.

— Il faut que je souffle ainsi pour que les poulains ne se perdent pas; ils connaissent bien le son de mon cor, et se réunissent du côté où ils l'entendent.

— Je te dirai quand il faudra souffler. Les poulains sont réunis.

Il accompagna ces mots d'un regard si méchant, que le berger se dit: Il ne serait pas bon de recommencer. Dieu veuille que j'aie été entendu. Schalga a l'oreille aussi fine que le meilleur chien de garde, et un œil aussi sûr que celui de l'aigle. Schalga me tirera d'affaire; elle ne connaît pas la crainte.

Il ne s'était pas trompé.

Le premier appel la réveilla. Au second elle se jeta à bas de son lit, et courut vers sa belle-mère.

— Mère, lui dit-elle, petite mère, entends-tu le cor montagnard, qui retentit dans toute la vallée? ne sais-tu pas ce que cela veut dire? ce sont les poulains qui se sont égarés, ou bien les brigands ont fait une expédition.

La belle-mère se frotta les yeux et dit:

— Va, recouche-toi, ma fille, et ne t'inquiète pas des bergers, ils jouent ainsi de leur cor, la nuit, quand ils

s'ennuient.